

## LES SOURCES DE LA PAROLE

Urbain MARQUET (Rodez)

Exprimer, c'est faire sortir d'une réalité ce qu'elle contient : on exprime le jus d'une orange.

S'exprimer, c'est exprimer par soi-même avec l'autonomie d'un être vivant : une graine qui germe s'exprime.

Avoir un langage, c'est s'exprimer d'une façon qui peut se renouveler indéfiniment : un végétal ne s'exprime qu'une fois en chaque émanation de lui-même ; un animal garde la mémoire de ce qui émane de lui et donc reste en communication.

Avoir la parole, c'est avoir un langage capable de réflexion, c'est-à-dire où le sujet sait qu'il sait, plus exactement a conscience de la mesure selon laquelle il se trouve savoir une chose, situe son savoir relatif par rapport à un savoir universel.

Nous essayerons ici d'aborder la parole de l'extérieur, pour rejoindre la définition que nous venons de proposer.

\* \* \*

Une machine cybernétique est un système complet d'expression. Elle comprend trois éléments essentiels : un facteur d'adaptation aux messages qui viennent de l'extérieur, une mémoire qui ne retient de ces messages que certaines images et un ordinateur qui choisit le message trié qu'il convient d'exécuter immédiatement.

Un végétal capable de s'exprimer possède en outre une mémoire dynamique, c'est-à-dire dont la finalité n'est pas fixée par un agent extérieur à lui comme dans les simples machines, dont la finalité est interne non seulement dans le choix des messages extérieurs mais aussi dans le choix des images qui constituent sa mémoire.

La finalité du végétal n'intériorise pas ce qu'il exécute au-dehors, l'objet de ses fins : ce qui émane de lui s'en sépare aussitôt définitivement

et irréversiblement. La réciprocité du langage est rendue possible par le cerveau animal où on retrouve les trois éléments cybernétiques, mais dont la base est une finalité interne à la fois dans l'initiative et dans l'objet, une affinité avec le monde extérieur de l'ordre du langage. On y distingue ainsi à la fois physiologiquement et psychologiquement le cerveau des « instincts », c'est-à-dire des diverses finalités complètes qui caractérisent les besoins de l'individu dans la communication ; le cerveau de la maîtrise de soi qui ordonne entre elles ces finalités élémentaires ; le cerveau de l'adaptation qui ordonne l'exécution conformément à l'ordre des fins ainsi établi.

Lorsque le premier de ces cerveaux est insuffisant, le sujet ressemble à un cavalier sans cheval ; l'insuffisance du second fait ressembler le sujet à un cheval sauvage sans cavalier ; l'insuffisance du troisième fait ressembler le sujet à un coureur qui ne trouve aucun partenaire. Le cheval, ce sont les forces de la nature que nous captions par notre corps, assimilons selon nos affinités et maintenons présentes par des images dynamiques.

Le biologiste observe une grande différence de complexité entre le cerveau humain et celui des autres animaux. Ce qui se traduit par une plus grande richesse de sympathies et de communications possibles. Mais tel homme est en ce sens supérieur à tel autre et donc cette propriété n'est pas en soi universelle bien qu'elle soit immensément plus proche de l'universalité.

Plus frappant est chez l'homme le fait d'un plus grand développement du cerveau de la maîtrise de soi (cerveau antérieur). Le caractère effectif de cette maîtrise est que l'homme n'ordonne pas seulement les affinités que l'actualité sensible éveille en lui et qui en ce sens actuel ne dépendent pas de lui, mais que, à partir de ces affinités, il est capable d'imagination créatrice le rendant capable d'échapper à ce déterminisme de l'instinct ; il est capable d'imaginer ce qui n'est pas donné à son expérience, de s'interroger ainsi sur l'inexpérimenté comme tel, de prévoir, bref d'avoir une connaissance scientifique positive. On ne saurait dire encore que son savoir réalise l'universel, car de telles prévisions ne sont rien sans expérimentation. Il ne s'agit pas non plus de visées universelles, car les expérimentations ainsi visées restent toujours particulières. Il y a là une conscience évidente d'un progrès toujours possible, d'un principe d'intentionnalité universelle qui domine toutes ses ordinations ou plus exactement qui les guide, de même que le fait de s'orienter par une étoile ne signifie pas qu'on la vise, qu'on cherche à la saisir. Ainsi se caractérise la parole des hommes de science, des techniciens et en général de tout homme en tant qu'il se livre à un travail proprement dit.

Plus intéressant encore chez l'homme, le fait de la maturation de son cerveau, d'une part en sa lenteur et d'autre part en son caractère jamais définitivement achevé comme chez l'animal adulte. La caractéristique

psychique correspondant à ce phénomène est une prédominance très nette du jeu sur le travail, une attitude d'enfance. Est-ce une faiblesse ? C'est une force si nous considérons que la prédominance du travail tend pratiquement à dégrader notre imagination créatrice ; la puissance de notre travail ne crée rien rigoureusement parlant et elle est donc formellement inférieure à ce que nous créons en imagination ; elle aboutit seulement à découvrir ce qui dans la réalité est déjà créé et se trouve conforme à elle. Mais nous ne découvrons jamais le réel comme une création achevée ; ce qu'il a de plus profond est une valeur esthétique qui est un appel, une offre qui s'adresse à nous et qui ne peut s'achever qu'à travers l'action de notre liberté, laquelle il est vrai ne sait d'abord par elle seule que s'exercer comme un jeu. Notre jeu est absurde s'il ne répond pas à la réalité, à ce contact que nous assure le sérieux de notre travail ; il est également absurde si le souci de notre travail devient si exclusif que nous avons honte d'avouer notre intérêt pour le jeu avec sérieux : cet intérêt n'en reste pas moins réel et prédominant et nous devenons ainsi absurdes à nos propres yeux ; « l'existence, dirons-nous, est absurde » ; c'est en réalité notre refoulement du sérieux du jeu qui est absurde. Le travail perd tout intérêt humain dès qu'il n'est plus éclairé par la perspective d'un loisir bien gagné par son moyen. Il y a une certaine synonymie entre jeu, loisir et liberté. Mais le jeu pour le jeu est également absurde : on ne joue seul que pour s'amuser, se récréer, se remettre en forme en vue du travail ; ou bien on joue ensemble avec ceux que le travail a mis en contact. Dans le fait de se mettre d'accord pour créer en imagination, on reste au niveau formellement créateur et il y a là quelque chose de réel qui dépasse la simple imagination : la puissance personnelle de l'invocation dans la perspective de la réciprocité des consciences. Le sérieux du jeu ne vise qu'à mettre à jour ce facteur de liberté personnelle.

L'examen le plus prolongé de notre individualité cérébrale révèle surtout ce que nos hypothèses psychologiques peuvent avoir d'abusif lorsqu'elles mettent l'accent sur l'action déterminante des facteurs inconscients. Ces influences ne nous modifient de façon tout à fait durable qu'avec le consentement de notre liberté personnelle ; sinon, après les pires crises, chacun redevient ce qu'il était sans essentielle solution de continuité. A ce niveau seulement on peut parler d'une visée réalisable d'universalité ; c'est essentiellement à propos du physique, mais en ce qui le dépasse, en une raison métaphysique du physique : ce qui dans le jeu créateur restait irréel se trouve alors surmonté, de même que nos créations imaginaires surmontent ce qui reste négatif dans la maîtrise de soi et que le processus de complexification du cosmos trouve son sens dans le cerveau supérieur.

Ce sens métaphysique commande essentiellement la parole, mais celle-ci se nourrit d'abord au niveau de notre complexité, nous enracinant dans les essences du monde : elle est alors mise en question de

notre pouvoir propre de maîtrise. De même la limite de ce pouvoir fait naître l'interrogation sur un pouvoir qui serait créateur, mais qui ne jaillit de notre volonté propre qu'en imagination. Ces créations imaginaires font enfin naître l'interrogation sur un pouvoir créateur qui serait à la source même du réel, une puissance métaphysique qui ne soit pas étrangère à notre liberté, dans laquelle notre liberté peut s'insérer par la réalité de l'invocation et du consentement personnel. La coupure entre le réel et la pensée est alors surmontée. La difficulté est que nous sommes sans cesse tentés de nous suffire de nos données et de nos créations par la jouissance que leur expression nous donne momentanément, en oubliant qu'elle ne saurait toujours durer. Le fait de notre libre adhésion s'ouvre seul sur les valeurs durables si nous nous tournons vers Celui qui donne à toute réalité sa consistance, consistance d'un réel appel, d'une interrogation toujours rebondissante vers une création renouvelée où notre liberté soit prise essentiellement en compte en son poids d'amour. Toute expression est inspirée par un dessein d'amour, une aspiration à communiquer ; la parole est volonté d'amour dans un dialogue de libertés.